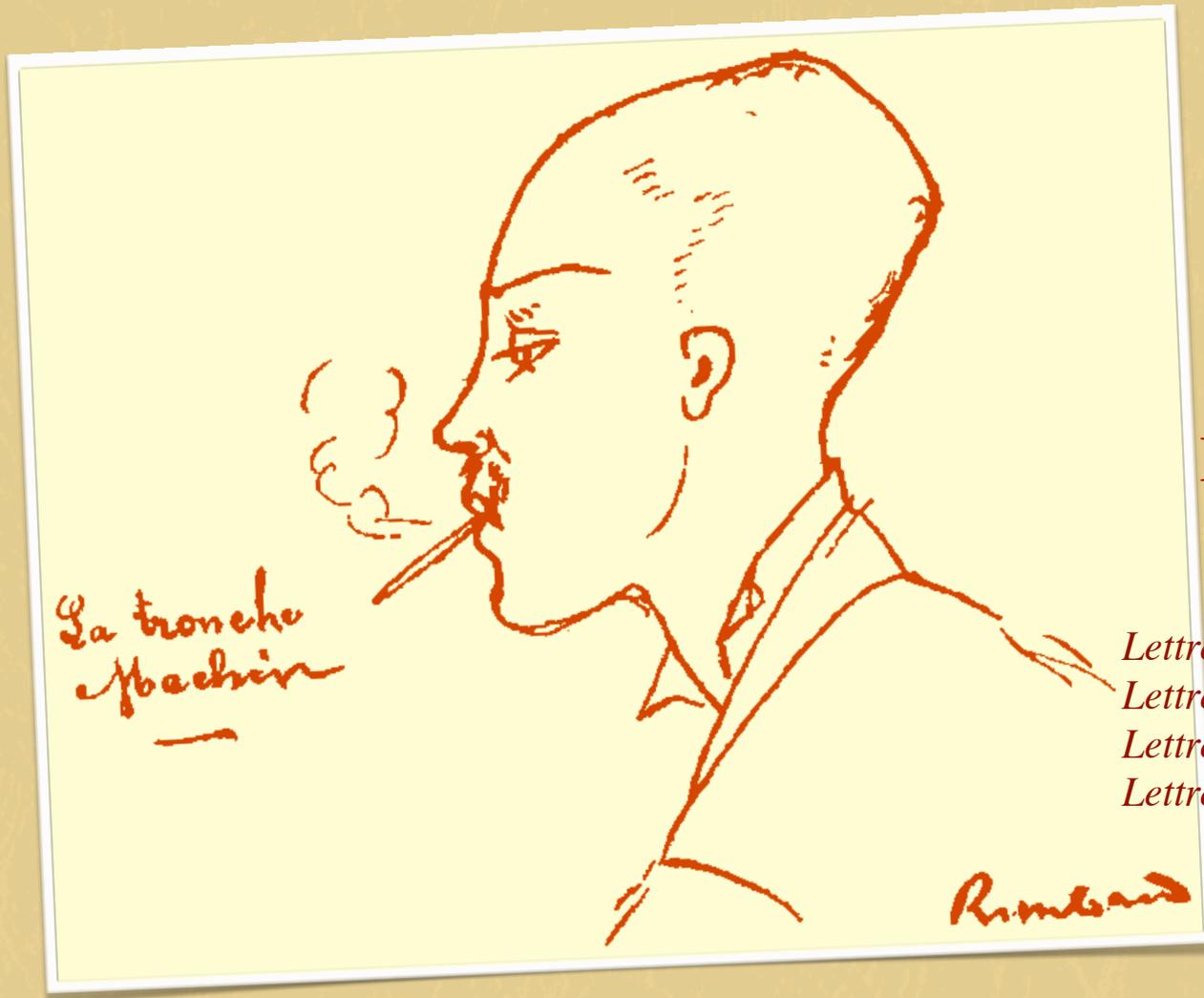


Rimbaud

Les lettres du voyant



Lettre à Théodore de Banville — 24 mai 1870.

Lettre à Georges Izambard — 13 mai 1871.

Lettre à Paul Demeny — 15 mai 1871.

Lettre à Paul Demeny — 10 juin 1871.

Charleville (Ardennes), le 24 mai 1870.

Charleville, (Ardennes), le 24 mai 1870

Monsieur Théodore de Banville.

À Monsieur Théodore de Banville.

Cher Maître,

Cher Maître,

Nous sommes aux mois d'amour; j'ai presque dix-sept ans,
L'âge des espérances et des chimères, comme on dit -
et voici que je me suis mis, enfant touché par
le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, -
à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes
sensations, toutes ces choses des poètes - moi
j'appelle cela du printemps.

Nous sommes aux mois d'amour; j'ai presque dix-sept ans, L'âge
des espérances et des chimères, comme on dit. - et voici que je me suis
mis, enfant touché par le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, - à
dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes
ces choses des poètes - moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers,
- et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur;
c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons
Parnassiens, - puisque le poète est un Parnassien, -
épris de la beauté idéale; c'est que j'aime en vous,
bien naïvement, un descendant de Ronsard, un
frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique,
un vrai poète. Voilà pourquoi. - c'est bête, n'est-ce pas,
mais enfin ?...

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, - et cela en
passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur, - c'est que j'aime tous les
poètes, tous les bons Parnassiens, - puisque le poète est un Parnassien,
- épris de la beauté idéale; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un
descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai
romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. - c'est bête, n'est-ce pas,
mais enfin?

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai à Paris. - Anch'io,
messieurs du journal, je serai Parnassien! - Je ne sais ce que j'ai là...

qui veut monter... - je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers : ... Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, faire faire à la pièce Credo in unam une petite place entre les Parnassiens... je viendrais à la dernière série du Parnasse: cela ferait le Credo des poètes!... - Ambition! ô Folle!

Arthur Rimbaud.

----- * * * -----

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:
Mais l'amour infini me montent dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

20 avril 1870.

A. R

à Paris. — Anché, m'attendant du journal, je serai Parnassien! — Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... — Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers :
... Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, faire faire à la pièce Credo in unam une petite place entre les Parnassiens... je viendrais à la dernière série du Parnasse: cela ferait le Credo des poètes!... - Ambition! ô Folle! Arthur Rimbaud.

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds:
Je laisserai le vent baigner ma tête nue....

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien...
Mais un amour immense entrera dans mon âme.
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme!

20 avril 1870

A. R.


Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois de lointains hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile:
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

Ô pâle Ophélie! belle comme la neige!
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté;

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

Ô pâle Ophélie! belle comme la neige!
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu te fondais à lui comme une neige au feu:
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu!

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

Arthur Rimbaud

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu te fondais à lui comme une neige au feu:
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu!

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

15 mai 1870.
Arthur Rimbaud

Si ces vers trouvaient place au Parnasse contemporain ? - ne sont-ils pas la foi des poètes ? - je ne suis pas connu ; qu'importe ? les poètes sont frères. Ces vers croient ; ils aiment ; ils espèrent : c'est tout.

- Cher maître, à moi : Levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main...

Charleville, [13] mai 1871.

Cher Monsieur!

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit; vous faites partie des corps enseignants: vous roulez dans la bonne ornière. - Moi aussi, je suis le principe: je me fais cyniquement entretenir; je déterre d'anciens imbéciles de collègue: tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en parole, je le leur livre: on me paie en bocks et en filles. Stat mater dolorosa, dum pendet filius. - je me dois à la Société, c'est juste, - et j'ai raison. - Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective: votre obstination à regagner le râtelier universitaire, - pardon! - le prouve! Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, - bien d'autres espèrent la même chose, - je verrai dans votre principe la poésie objective, je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez! - je serai un travailleur: c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris - où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris! Travailler maintenant, jamais, jamais; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant: vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire: je pense: on devrait dire: On me pense. - Pardon du jeu de mots. -

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait!

Vous n'êtes pas Enseignant pour moi. je vous donne ceci: est-ce de la satire, comme vous diriez? Est-ce de la poésie? C'est de la fantaisie, toujours. - Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni - trop - de la pensée:

Le coeur supplicié

Mon triste coeur bave à la poupe etc. ...

Ca ne veut pas rien dire. -Répondez-Moi: chez M. Deverrière, pour A. R.

Bonjour de coeur,
Art. Rimbaud.

Charleville, 15 mai 1871.

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai retolu de vous
Donner une heure de littérature nouvelle;
Je commence de suite par un psaume d'actualité

Chant de guerre Parisien

Le Printemps est évident, car
Du cœur des Propriétés vertes,
Le vol de Thiers et de Picard
Tient ses splendeurs grandes ouvertes!

Ô mai! quels délirants cul-nus!
Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,
Écoutez donc les bienvenus
Semer les choses printanières!

Ils ont schako, sabre et tam-tam
Non la vieille boîte à bougies
Et des yoles qui n'ont jam, jam...
Fendent le lac aux eaux rougies!

Plus que jamais nous bambochons
Quand arrivent sur nos tanières

Quand arrivent sur nos tanières
Crouler les jaunes cabochons
Sans des aubes particulières!

Thiers et Picard sont des Eros,
Des enleveurs d'héliotropes,
Au pétrole ils font des Corots:

Voici hanner leurs tropes...

Ils sont familiers du Grand Truc!

Et couché dans les glaieuls, Favre
Fait son cillement aqueduc,

Et des reniflements à poivre!

La Grand'ville a le pavé chaud,
Malgré vos douches de pétrole,
Et décidément, il nous faut
Vous secouer dans votre rôle...

Et les Ruraux qui se prélassent
Dans de longs accroupissements,
Entendront des rameaux qui cassent
Parmi les rouges froissements!

Parmi les rouges froissements!

Parmi les rouges froissements!

Quelques rimes! O! quelques rimes!

A. Rimbaud

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle ; je commence de suite par un psaume d'actualité :

Chant de guerre parisien

Le Printemps est évident, car
Du cœur des Propriétés vertes,
Le vol de Thiers et de Picard
Tient ses splendeurs grandes
ouvertes !

Ô Mai ! quels délirants culs-nus!
Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,
Écoutez donc les bienvenus
Semer les choses printanières!

Ils ont schako, sabre et tam-tam
Non la vieille boîte à bougies,
Et des yoles qui n'ont jam, jam...
Fendent le lac aux eaux rougie !

Plus que jamais nous bambochons
Quand arrivent sur nos tanières
Crouler les jaunes cabochons
Dans des aubes particulières!

Thiers et Picard sont des Eros,
Des enleveurs d'héliotropes,
Au pétrole ils font des Corots:
Voici hanner leurs tropes...

Ils sont familiers du Grand Truc !.
Et couché dans les glaieuls, Favre
Fait son cillement aqueduc,
Et ses reniflements à poivre!

La Grand'ville a le pavé chaud,
Malgré vos douches de pétrole,
Et décidément, il nous faut
Vous secouer dans votre rôle...

Et les Ruraux qui se prélassent
Dans de longs accroupissements,
Entendront des rameaux qui
cassent
Parmi les rouges froissements !

A. Rimbaud.

Voici de la prose sur l'essence de la poésie.
Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque
vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement
romantique, — moyen-âge, — il y a des lettres,
des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de
Thérolodus à Casimir Delavigne, tout est
prose rimée, un jeu, avachissement et gloire
d'in nombrables générations idiotes: Racine est
le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé
sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le
Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que
le premier venu auteur d'Origines. — Après
Racine, le jeu mène. Il a duré deux mille ans
ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison
m'inspire plus de cent ludes sur le sujet
que n'aurait jamais eu de colères un jeune Fran-
çais, libre aux nouveaux! d'exéquer
les ancêtres: on est chez soi et l'on a le temps.
On n'a jamais bien jugé le romantisme
qui l'auroit jugé? Les critiques! Les romantiques
qui prouvent si bien que la chanson est si
peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée
ou chantée?
Car Je est un autre. Si le cuivre —
s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Ce la
m'est évident: j'assiste à l'éclosion de ma
pensée. Je la regarde, je l'écoute: je lance un
coup d'archet! La Symphonie fait sans

- Voici de la prose sur l'avenir de la poésie - Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. - De la Grèce au mouvement romantique, - moyen-âge, - il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes: Racine est le pur, le fort, le grand. - On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. - Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans!

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un jeune-France. Du reste, libre aux nouveaux! d'exéquer les ancêtres: on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme; qui l'aurait jugé? les critiques!! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'oeuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident: j'assiste à l'éclosion de ma pensée: je la regarde, je l'écoute: je lance un coup d'archet: la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

car je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Ce la m'est évident: j'assiste à l'éclosion de ma pensée. Je la regarde, je l'écoute: je lance un coup d'archet! La Symphonie fait sans

remuement dans la profondeur, ou vient l'un
bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas
trouvé du moi que la signification fausse,
nous n'aurions pas à balayer ces millions de
squelettes qui, depuis un temps infini, ont
accumulé les produits de leur intelligence
borgnesse, en s'en clamant les auteurs!

En Grèce, aujourd'hui, vers et lyres rhythment
l'Action. Après, musique et rimes sont
jeux, délassements. L'étude de ce passé charme
les curieux: plusieurs s'éjouissent à renouveler ces
antiquités: - c'est pour eux l'intelligence
universelle à toujours jeté ses idées, naturellement
l'homme ramassait une partie de ces fruits
du cerveau: on agissait par, on en écrivait
des livres: telle allait la marche, l'homme
ne travaillant pas, n'étant pas encore éveillé,
ou pas encore dans la plénitude du grand songe.
Des fonctionnaires, des écrivains: auteurs, créateurs,
poètes, cet homme n'a jamais existé!

La première étude de l'homme qui veut
être poète est sa propre connaissance, entière;
il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente,
l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver.
Cela semble simple: en tout cerveau s'accomplit
un développement naturel; tant d'égoïstes se

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la
signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de
squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de
leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs!

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres rhythment l'Action. Après,
musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé
charme les curieux: plusieurs s'éjouissent à renouveler ces
antiquités:

- c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses
idées, naturellement; les hommes ramassaient une partie de ces
fruits du cerveau: on agissait par, on en écrivait des livres: telle
allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore
éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des
fonctionnaires, des écrivains: auteur, créateur, poète, cet homme
n'a jamais existé!

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa
propre connaissance, entière; il cherche son âme, il l'inspecte, il la
tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver; cela semble
simple: en tout cerveau s'accomplit un développement naturel; tant
d'égoïstes se proclament auteurs; il en est bien d'autres qui
s'attribuent leur progrès intellectuel! - Mais il s'agit de faire l'âme
monstrueuse: à l'instar des comprachicos, quoi! Imaginez un homme
s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

proclamation auteurs; il y en est bien d'autres qui
s'attribuent les progrès intellectuels! — Mais
il s'agit de faire l'âme monothéiste; et
l'instar des comprachicos, quoi! Imaginez
un homme s'implantant et se cultivant
des verveux sur le visage

Je dis qu'il faut être voyant, se faire
voyant.

Le Poète se fait voyant par un long,
immense et raisonné dérèglement de tous
les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance,
de folie, il cherche lui-même, il épuise en lui
tous les poisons, pour n'en garder que les
quintessences. Ineffable torture où il a besoin
de toute la foi, de toute la force surhumaine,
où il devient entre tous le grand malade, le
grand criminel, le grand maudit — et le
suprême Savant! — Car il arrive à
l'inconnu! Puisqu'il a cultivé son âme,
déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à
l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par
perdre l'intelligence de ses visions,
il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement
par les choses inouïes et innombrables: viendront
d'autres horribles travailleurs; ils commenceront
par les horizons où l'autre s'est affaissé!

— la suite à six minutes —

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant - Car il arrive à l'inconnu! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables: viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé!

— la suite à six minutes —

J'ai j'intercale un second psaume,
hors du texte : veuillez tendre une
oreille complaisante - et tout le monde
sera charmé. - J'ai l'archet en main,
je commence.

Mes Petites amoureuses :
Un hydrolat lacrymal lave
Les cieus vert-chou ;
Sous l'arbre tendronnier qui lave,
Vos caoutchoucs
Blancs de lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères
Mes laiderons !

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron !
On mangeait des oeufs à la coque
Et du mouron !

Un soir tu me sacras poète,
Blond laideron ;
Descends ici, que je te fouette
En mon giron ;
J'ai dégueulé ta bandoline,
Noir laideron ;

Tu couperais ma mandoline
Au fil du front

Pouah ! mes salives desséchées,
Roux laideron
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !

Quelles rimmes, O ! qu'elle rimmes !

Ici j'intercale un second psaume, hors du texte : veuillez tendre une oreille complaisante, - et tout le monde sera charmé. - J'ai l'archet en main, je commence :

Mes petites Amoureuses

Un hydrolat lacrymal lave
Les cieus vert-chou :
Sous l'arbre tendronnier qui bave,
Vos caoutchoucs

Blancs de lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons !

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron !
On mangeait des oeufs à la coque
Et du mouron !

Un soir, tu me sacras poète,
Blond laideron :
Descends ici, que je te fouette
En mon giron ;

J'ai dégueulé ta bandoline,
Noir laideron ;
Tu couperais ma mandoline
Au fil du front.

Pouah ! mes salives desséchées,
Roux laideron,
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !

O mes petites amoureuses,
Que je vous hait!
Plaquez de fougues douloureuses
Vos tétons laids!
Pâtinez mes vieilles terrines
De sentiments,
- Hop donc! Soyez-moi ballerines
Pour un moment!..
Vos omoplates se déboîtent,
O mes amours!
Une étoile à vos reins qui boitent,
Tournez vos tours!
Et c'est pourtant sources éclanches
Que j'ai rimé!
Je voudrais vous casser les hanches
D'avoir aimé!
Fade amas d'étoiles ratées,
Comble les coins!
- Vous crèverez en Dieu, bâties
D'ignobles soins!
Sous les lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons! A. R.

Voilà. Et remarque bien que, si je ne craignais
de vous faire déboursier plus de 60 c. de port,
- moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai
pas tenu un seul rond de bronze! - je vous
livrerais encore mes Amants de Paris, cent
hexamètres, Monsieur, et ma Mort de Paris, deux
cents hexamètres! --

Ô mes petites amoureuses,
Que je vous hait!
Plaquez de fougues douloureuses
Vos tétons laids!

Piétinez mes vieilles terrines
De sentiment;
- Hop donc! soyez-moi ballerines
Pour un moment!..

Vos omoplates se déboîtent,
Ô mes amours!
Une étoile à vos reins qui boitent
Tournez vos tours!

Et c'est pourtant pour ces éclanches
Que j'ai rimé!
Je voudrais vous casser les hanches
D'avoir aimé!

Fade amas d'étoiles ratées,
Comblez les coins!
- Vous crèverez en Dieu, bâties
D'ignobles soins!

Sous les lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons!

A. R.

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de vous faire déboursier plus de 60 c. de port, - Moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze! - je vous livrerais encore mes Amants de Paris, cent hexamètres, Monsieur, et ma Mort de Paris, deux cents hexamètres!

Donc le poète est vraiment voleur de feu,
Il est chargé de l'humanité, des animaux même;
il devra faire sentir, palpiter, écouter des inventions;
si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne
forme; si c'est informe, il donne de l'informe.

Trouver une langue;

- Du reste, toute parole étant idée, le temps
d'un langage universel viendra! Il faut
être académicien, - plus mort qu'un fossile, -
pour parfaire un dictionnaire de quelque langue
que ce soit. Des faibles se mettraient à penser
sur la première lettre de l'alphabet, qui
pourrait vite ruer dans la folie!

Cette langue sera de l'âme pour l'âme,
résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la
pensée accrochant la pensée et tirant. La parole
définirait la quantité d'inconnu ^{devenant} ~~devenant~~ son
son temps dans l'âme universelle - il donnerait
plus - que la formule de la pensée, que la
notation de sa marche au Progrès! Enormité
devenant norme, absorbée par tous, il serait
vraiment un multiplicateur de progrès!

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez;
- Toujours pleins du nombre et de l'Harmonie
ces poèmes seront faits pour rester. - Au fond
ce serait encore un peu la Poésie grecque.
L'art éternel aurait ses fonctions, comme
les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera
plus l'action; elle sera en avant.

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des animaux même; il devra faire
sentir, palper, écouter ses inventions; si ce qu'il rapporte de là-bas
a forme, il donne forme: si c'est informe, il donne de l'informe.
Trouver une langue;

- Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage
universel viendra! Il faut être académicien, - plus mort qu'un
fossile, - pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce
soit. Des faibles se mettraient à penser sur la première lettre de
l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie!-

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums,
sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète
définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme
universelle: il donnerait plus - (que la formule de sa pensée, que la
notation de sa marche au Progrès! Enormité devenant norme,
absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès!

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez; - Toujours pleins du
Nombre et de l'Harmonie ces poèmes seront faits pour rester. - Au
fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque. L'art éternel aurait
ses fonctions; comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne
rythmera plus l'action, elle sera en avant.

Ces poètes seront! Quand sera brisé l'infini servage de la
femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici
abominable, - lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi!
La femme trouvera de l'inconnu! Ses mondes d'idées différencieront-ils
des nôtres? - Elle trouvera des choses étranges, insondables,

Ces poètes seront! Quand sera brisé l'infini
servage de la femme, quand elle verra pour
elle et par elle, l'homme purgés
abominable, lui ayant donné son sens,
elle sera poète, elle aussi! La femme
trouvera de l'inconnu! Les mondes d'ici
différeront-ils des nôtres? Elle trouvera
des choses étranges, insoudables, repoussantes,
délicieuses; nous les prendrons, nous les
comprendrons.

En attendant, demandons aux poètes
du nouveau - idées et formes. Tous les
habiles croiraient bientôt avoir satisfait à
cette demande - ce n'est pas cela!

Les premiers romantiques ont été voyants
sans trop bien s'en rendre compte: la culture
de leurs âmes s'est commencée aux accidents;
locomotives abandonnées, mais brûlantes, que
prennent quelque temps les rails. - Lamartine
est quelquefois voyant, mais étranglé par la
forme vieille. - Hugo, trop cabochard, a bien
du vu dans les derniers volumes: Les Misérables
sont un vrai poème. Stella donne à peu près la mesure de
la vue de Hugo. Trop de Belmontet et de
Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles
énormités crevées.

repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les
comprendrons.

En attendant, demandons aux poètes du nouveau, - idées et
formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette
demande. - Ce n'est pas cela!

Les premiers romantiques ont été voyants sans trop bien s'en
rendre compte: la culture de leurs âmes s'est commencée aux
accidents: locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent
quelque temps les rails. - Lamartine est quelquefois voyant, mais
étranglé par la forme vieille. - Hugo, trop cabochard, a bien du vu
dans les derniers volumes: Les Misérables sont un vrai poème. J'ai
Les Châtiments sous la main; Stella donne à peu près la mesure de la
vue de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de
colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations
douloureuses et prises de visions, - que sa paresse d'ange a
insultées! Ô! les contes et les proverbes fadasses! Ô les nuits! Ô
Rolla, Ô Namouna, Ô la Coupe! Tout est français, c'est-à-dire
haïssable au suprême degré; français, pas parisien! Encore une
oeuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La
Fontaine! commenté par M. Taine! Printanier, l'esprit de Musset!
Charmant, son amour! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie
solide! On savourera longtemps la poésie française, mais en France.
Tout garçon épicière est en mesure de débobiner une apostrophe
Rollaque, tout séminariste en porte les cinq cents rimes dans le
secret d'un carnet. À quinze ans, ces élans de passion mettent les
jeunes en rut; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec
cœur; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen,

Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations, douleurs et prises de visions, — que la pureté d'ange a insultée! Ô! les contes et les proverbes fadares! Ô les nuits! Ô Rolla, ô Harmonie, ô la Coupe! Boudent français, c'est à dire haïssable au suprême degré; français, pas parisien! encore une œuvre de cet odieux genre qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean Lafontaine! commenté par M. Vaine! Printanier, l'esprit de Musset! Charmant, son amour! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie solide! On s'avouera bête, la poésie française, mais en France. Tout garçon épicurien est en mesure de débobiner une la postrophe Rolla. Tout séminariste en porte les cinq vers rimés dans le secret d'un carnet. À quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec cœur; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collègue qui a le moyen, fait le Rolla, écrit un Rolla! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire: il y avait des visions derrière la gaze des rideaux: il a fermé les yeux. Français, panadif, traîné de l'estaminet au pupitre de collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations!

Les seconds romantiques sont très voyants, Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais,

fait le Rolla, écrit un Rolla! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire: il y avait des visions derrière la gaze des rideaux: il a fermé les yeux. Français, panadif, traîné de l'estaminet au pupitre de collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations!

Les seconds romantiques sont très voyants: Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste; et la forme si vantée en lui est mesquine - les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

Rompue aux formes vieilles, parmi les innocents, A. Renaud, - a fait son Rolla, - L. Grandet, - a fait son Rolla; - les gaulois et les Musset, G. Lafenestre, Coran, CI. Popelin, Soulayr, L. Salles; les écoliers, Marc, Aicard, Theuriet; les morts et les imbéciles, Autran, Barbier, L. Pichat, Lemoyne, les Deschamps, les Desessarts; les

journalistes, L. Cladel, Robert Luzarches, X. de Ricard; les fantaisistes, C. Mendès; les bohèmes; les femmes; les talents, Léon Dierx, Sully-Prudhomme, Coppée, - la nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Méral et Paul Verlaine, un vrai poète. - Voilà. - Ainsi je travaille à me rendre voyant. — Et finissons par un chant pieux.

inspecter l'invisible et entendre l'inouï et tout
autre chose que reprendre l'esprit des choses
mortes, Baudelaire est le premier voyant, lui
ses poètes, un arai Dieu. Encore a-t-il vécu
dans un milieu trop artiste, et la forme si
vante en lui est marquée : les inventions
d'inconnu réclament des formes nouvelles.

Trompée aux formes vieilles, parmi
des innocents A. Renard, - a fait son rolla, - L. Grandet,
- a fait son rolla; - Les gaulois et les Musset,
G. Lafenestre, Coran, Cl. Popelin, Soulayr, L. Valles,
Les scoliers, Marc, Ricard, Theuret, les morts et
les imbéciles, Gautier, Barbier, L. Richat, Lemoyne,
Les Deschamps, Le Desessarts; Les journalistes, L. Cladel,
Robert-Lucas, X. de Ricard; Les fantaisistes,
C. Mendes; Les bohèmes, les femmes; Les talents,
Leon Bérx et Fully Brudhomme, Coppée, à la
nouvelle école, dite parnasienne, à deux
voix Albert Breton et Paul Verlaine, un
maître-père. - Voilà. - Ainsi je travaille à
me rendre voiant. - Et finissons par un chant pieux

Accroupissements
Bien tard, quand il se sent l'estomac écoeuré,
Le frère Milotus, un oeil à la lucarne
D'où le soleil, clair comme un chaudron récuré,
Lui darde une migraine et fait son regard darne,
Déplace dans les draps son ventre de curé

Il se démène sous sa couverture grise
Et descend, ses genoux à son ventre tremblant,
Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise,

— Accroupissements —

Bien tard, quand il se sent l'estomac écoeuré,
Le frère Milotus un oeil à la lucarne
D'où le soleil, clair comme un chaudron récuré,
Lui darde une migraine et fait son regard darne,
Déplace dans les draps son ventre de curé.

Il se démène sous sa couverture grise
Et descend, ses genoux à son ventre tremblant,
Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise,
Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,
À ses reins largement retrousser sa chemise!

Or, il s'est accroupi, frileux, les doigts de pied
Repliés, grelottant au clair soleil qui plaque
Des jaunes de brioche aux vitres de papier;
Et le nez du bonhomme où s'allume la laque
Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polyptier.

.....
Le bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe
Au ventre: il sent glisser ses cuisses dans le feu,
Et ses chausses roussir, et s'éteindre sa pipe;
Quelque chose comme un oiseau remue un peu
À son ventre serein comme un monceau de tripe!

Car il lui fait, le poing à l'aise d'un pot blanc
À ses reins largement ~~retroussés~~ sa chemise!

Or, il s'est accroupi, frileux, les doigts du pied
Musclés, grelottant au clair soleil qui plaque
Les jaunes de brioche aux vitres de papier;
Et le nez du bonhomme où s'allume la laque
Tremble aux rayons, tel qu'un charnel polypus

Quelles rimes, si ? quelles rimes ?

Le bonhomme mijote au feu, bras tendus, lippe
au ventre : il sent glisser ses cuisses dans le feu,
Et ses chausses roussir, et s'éteindre sa pipe ;
Quelque chose comme un oiseau remué un peu
à son ventre serene comme un morceau de tripe!

Autour, dort un fouillis de meubles abrutés
Dans des haillons de crasse et sur de sales ventres;
Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis
Aux coins noirs : des buffets ont des gueules de chantres
Qu'entrouvre un sommeil plein d'horribles appétits

L'écoeuvante chaleur gorge la chambre étroite ;
Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons.
Il écoute les poils pousser dans sa peau moite,
Et parfois, en hoquets fort gravement bouffons
S'échappe, secouant son escabeau qui boite.

Et le soir, au rayons de lune, qui lui font
Aux contours du cul des bavures de lumière,
Une ombre avec détails s'accroupit, sur un fond
De neige rose ainsi qu'une rose trémière
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

Vous seriez exécration de ne pas répondre : vite, car dans huit
jours je serai à Paris, peut-être.
A. Rimbaud

Autour, dort un fouillis de meubles abrutis
Dans des haillons de crasse et sur de sales ventres;
Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis
Aux coins noirs: des buffets ont des gueules de chantres
Qu'entrouvre un sommeil plein d'horribles appétits.

L'écoeuvante chaleur gorge la chambre étroite;
Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons:
Il écoute les poils pousser dans sa peau moite,
Et parfois, en hoquets fort gravement bouffons
S'échappe, secouant son escabeau qui boite...

Et le soir, aux rayons de lune, qui lui font
Aux contours du cul des bavures de lumière,
Une ombre avec détails s'accroupit, sur un fond
De neige rose ainsi qu'une rose trémière...
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

Vous seriez exécration de ne pas répondre : vite car dans huit
jours je serai à Paris, peut-être.

Au revoir. A. Rimbaud

Charleville, 10 juin 1871

A. M. P. Demeny

Les Poètes de sept ans.

Et la mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
À l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir: à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
À se renfermer dans la fraîcheur des latrines:
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines,
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son oeil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié! ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, oeil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots!

A M. P. DEMENY.

Les Poètes de sept ans

Et la Mère fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
À l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir: à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
À se renfermer dans la fraîcheur des latrines:
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son oeil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, oeil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots!

Et si, l'ayant surpris à ses pitiés immenses,
La mère, s'effrayait; les tendresses, profondes,
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard, - qui ment!

À sept ans, il faisait des romans, sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes! - Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes,
Quand venait l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,
Huit ans, - la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons;
- Et par elle meurtri des poings et des talons,
Rempportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou,
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu; mais les hommes, qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,
Font autour des édits rire et gronder les foules.
- Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescence d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor!

Et comme il savourait surtout les sombres choses,

Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait; les tendresses, profondes,
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard, - qui ment!

À sept ans, il faisait des romans, sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes! - Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,
- Huit ans, - la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons;
- Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Rempportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou;
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu; mais les hommes, qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,
Font autour des édits rire et gronder les foules.
- Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescence d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor!

Et comme il savourait surtout les sombres choses,

Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair aux bois sidéraux déployées,
Vertige, écroulements, déroutes et pitié!
— Tandis que se faisait la rumeur du quartier
En bas, — seul, et couché sur des pièces de toile
Écrue, et pressentant violemment la voile!

A.R. 26 Mai 1871

Les Pauvres à l'Église

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux
Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;
Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oreilles risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs lisses,
Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir!
Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,
Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir;

Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de soupe,
Une prière aux yeux et ne priant jamais,
Regardent parader maudiquement un groupe
De gamines avec leurs chapeaux déformés

Dehors, la froid, la faim, l'homme en ribotte;
C'est bon. Encore une heure, après, les maux dans nous!

Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair aux bois sidéraux déployées,
Vertige, écroulements, déroutes et pitié!
— Tandis que se faisait la rumeur du quartier,
En bas, — seul, et couché sur des pièces de toile
Écrue, et pressentant violemment la voile!

A. R. 26 mai 1871

Les Pauvres à l'église

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux
Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oreilles risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs lisses,
Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir!
Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,
Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir
Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de soupe,

— Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote
Une collection de vieilles à fanons :

Ces effarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours ;
Et, fringalant du nez dans des missels antiques
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendicante et stupide,
Récitent la complainte infinie à Jésus
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisées,
Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants ;

— Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,
Et les mysticités prennent des tons pressants,
Quand, des nefs où périt le soleil, plis de soie
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers
Distingués, - ô Jésus! - les malades du foie
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

A. Rimbaud, 1871

Voici, me vous, fâchez pas, — un motif à destins
Intrus : c'est une ambition aux doux vignettes
pérennelles où badifolent les cupidons, ou
s'essorent les coeurs panachés de flammes, fleurs
vertes, oiseaux moirellés, promouvoirs de leucade,
etc... — artichots, eux aussi, du resto, iront
Où les vignettes pérennelles,
où plus doux sera.

Voici : — me vous fâchez pas ! —
Le cœur du père.

Mon triste cœur bave à la pompe,
Mon cœur est plein de caporal !

Une prière aux yeux et ne priant jamais,
Regardent parader malheureusement un groupe
De gamines avec leurs chapeaux déformés.

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribotea:
C'est bon. Encore une heure; après, les maux sans noms!

- Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote
Une collection de vieilles à fanons:

Ces effarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours;
Et, fringalant du nez dans des missels antiques,
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendicante et stupide,
Récitent la complainte infinie à Jésus
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisées,
Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants;
- Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,
Et les mysticités prennent des tons pressants,

Quand, des nefs où périt le soleil, plis de soie
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers
Distingués, - ô Jésus! - les malades du foie
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

A. Rimbaud, 1871

Ils y lancent des jets de soupe
Mon triste cœur bave à la poupe.
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe
Mon cœur est plein de caporal!

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé;
À la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.
Ô flots abracadabrantesques
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé:
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques:
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalié:
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?

A.R. Juin 1871

Voilà ce que je fais. — J'ai trois poésies à vous adresser: brûlez-les, je le veux et je crois que vous respecterez ma volonté comme elle s'en va, brûlez tous les vers que je fus assés soigné de vous donner, car de mon séjour à Douai: ayez la bonté de m'envoyer, si le voir est possible et si il vous plaît, un exemplaire de vos Glaneuses, que je voudrais relire et qu'il m'est impossible d'acheter, ma mère ne m'ayant gratifié d'aucun rond de bronze depuis six mois, pitié! — Enfin, veuillez bien me répondre, quoiqu'il soit, pour et envoi et pour le précédent.

Je vous salue un bon jour et qu'il soit très bon.
Écrivez à: M. Demeny, 95, sous l'Allee, pour: A. Rimbaud

Voici, - ne vous fâchez pas, - un motif à dessins drôles : c'est une antithèse aux douces vignettes pérennelles ou batifolent les cupidons, où s'essorent les cœurs panachés de flammes, fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoires de Leucade, etc... - Ces triolets, eux aussi, du reste, iront

Où les vignettes pérennelles,

Où les doux vers.

Voici : - ne vous fâchez pas !

Le cœur du pitre — (Le cœur supplicié)

Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal:
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe:
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal.

Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.

À la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.

Ô flots abracadabrantesques

Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé :



Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé!
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô coeur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques
J'aurai des sursauts stomachiques:
si mon coeur triste est ravalé :
Quand ils auront tari leur, chiques,
Comment agir, ô coeur volé ?

A.

R juin 1871.

Voilà ce que je fais.- J'ai trois prières à vous adresser : brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mon séjour à Douai : ayez la bonté de m'envoyer, s'il vous est possible et s'il vous plaît, un exemplaire de vos *Glaneuses*, que je voudrais relire et qu'il m'est impossible d'acheter, ma mère ne m'ayant gratifié d'aucun rond de bronze depuis six mois, - pitié ! - enfin, veuillez bien me répondre, quoi que ce soit, pour cet envoi et pour le précédent.

Je vous souhaite un bon jour, ce qui est bien bon.

Ecrivez à : M. Deverrière, 95, sous les Allées, pour : A. RIMBAUD.



à propos

Les lettres manuscrites et les illustrations ont été colorisées et la mise en page composée par votre votre impécunieux copiste rééditant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,
à la date du samedi 6 septembre 2008

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements